



UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS

VB et XA, B, C.

Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris
Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 16)



Compte Chèque Postal : Amicale VB-XABC : 4841-48 D Paris.

GRAUDENZ

la forteresse de la mort lente

par Jean-Charles LHEUREUX

Dans sa préface au livre de Georges Hyvernaud, « La peau et les os » paru aux Editions Ramsay, Raymond Guérin écrit :

« L'univers concentrationnaire est une chose. Et insupportable. A un degré bien plus modeste et bien plus effacé la captivité du prisonnier de guerre (animal assez étrange et assez pathétique malgré tout) en est une autre. (...) »

« Mais « ne parle pas qui veut de la captivité. (...) faut pouvoir y aller à coup sûr. Pourtant, les porteurs de témoignage n'ont jamais manqué ».

Certes. Pourtant si Dachau, Mathausen, Treblinka, Auschwitz, Bergen-Belsen, Buchenwald, etc., ces lieux d'horreur insurpassable se « ressemblent » tous peu ou prou, il n'en va pas de même des lieux de la captivité de guerre qui fût, nous l'avons dit, même à maintes reprises, plurielle dans sa forme et dans son déroulement.

Mille captivités ont été vécues qui devraient, a priori, rendre impossible toute histoire unifiée du phénomène. Si les caractéristiques communes à l'ensemble des prisonniers sont évidentes, la différence, non de nature mais de degré, dans la réalité du vécu quotidien relève d'une analyse autrement exigeante.

D'où l'obligation de distinguer entre ces porteurs de témoignages qui manquent de moins en moins quarante ans après. Oflag, stalags, kommandos, camps disciplinaires, prisons, forteresses, la gamme est étendue des lieux de détention sur le territoire du troisième Reich... élargi.

Ainsi Graudenz en Pologne occupée. Les internés de la forteresse constituent une catégorie très mal connue des prisonniers de guerre de 1939-1945 :

« Ni déportés (bien qu'il y ait en nombre des résistants et aussi des Juifs), ni tout à fait des prisonniers militaires (bien qu'ils aient relevé d'un stalag et pour la plupart, gardés des éléments d'uniforme), ils ont payé, et continuent à payer un lourd tribut à l'accablant appareil répressif hitlérien ».

L'histoire de cette forteresse punitive, dont l'existence était connue du moindre petit kommando, nous est contée dans un petit volume mémorial de deux cents pages, de Jean-Charles Lheureux, préfacé par Jacques Chaban-Delmas, Président d'Honneur de l'Union des Internés de Graudenz.

Sur les bords de la Vistule, « la forteresse de la mort lente », un titre évocateur et significatif, un livre « de faits, de dates et de chiffres qui ont une éloquence intrinsèque », selon la définition de l'auteur. Des faits, des dates, des chiffres qui parlent d'eux-mêmes, qui ne doivent rien à l'invention ou aux « arrangements » dont l'histoire est trop souvent l'objet, relatés « sans haine ni ressentiment ».

On était envoyé, expédié conviendrait mieux, à Graudenz pour avoir porté atteinte à la puissance morale ou à la force matérielle de l'Allemagne, la sentence prononcée par un conseil de guerre était contresignée par le Feldmaréchal Keitel en personne. La décision du simple Officier de justice du stalag pouvait avoir le même effet...

Atteinte au moral de l'Allemagne, à sa puissance matérielle, c'est-à-dire activités de démoralisation de la population, sabotages en tous genres, vols, relations sentimentales ou sexuelles avec des filles de Germania, etc., etc., autant de délits de droit commun punissables au regard de la loi allemande. Il y en eut beaucoup de ces délits chez les « gefangs », heureusement ils ne furent pas tous sanctionnés... parce qu'ils ne furent pas tous connus des autorités. Ou parce que la vigueur de la répression ne fut pas égale partout. Mais malheur à qui était pris. Graudenz était une réalité, une dure prison militaire/« qui a été une fois à Graudenz peut passer partout », répète un graffiti de cellule.

Le livre de J.-C. Lheureux nous donne un historique passionnant de cette place forte, prussienne depuis 1772, redevenue polonaise en 1919 ; retenons qu'en 1806-1807, sous les ordres d'un général prussien descendant de huguenots français, De l'Homme

de Courbières, elle résista héroïquement aux troupes françaises, polonaises et hessoises du général Marie-François Rouyer. Des lieux prédestinés pour les combats et la peine des hommes. La diversité des centres de détention et des juridictions de répression installés dans la ville, depuis 1939, par les nazis, témoigne éloquemment de leur détermination à soumettre, courber ou réduire ceux qui leur résistaient, y compris chez leurs compatriotes. La fin et les moyens...

Ainsi, la prison militaire de la rue Sobieski fût-elle, dès la fin de l'année 1941, exclusivement réservée aux P. G. punis.

L'imagination des géoliers dans l'art et la manière d'appliquer la punition n'avait d'égale que le sadisme dont ils faisaient preuve, gratuitement en certaines occasions, à l'encontre des « têtes » qui dépassaient. L'Oberst, qui avait été prisonnier en 1917 près de Besançon, ne disait-il pas : « je ne vous rendrai jamais ce qu'on m'y a fait subir !... » Et le Major Rose — un descendant de huguenot lui aussi ? — : « Vous êtes de la viande perdue pour vos familles !... Vous êtes des criminels de guerre et vous ne devez la vie sauve qu'à la bonté du Führer !... »

—0—

La punition des condamnés n'était pas purgée, sauf exception, dans l'enceinte de la forteresse elle-même. De nombreux kommandos de travail forcé essaieraient bien au-delà de ses murailles. Cet éloignement de la maison-mère, contrairement à ce qu'on pourrait penser — par référence au stalag et au kommando normaux — n'était pas, pour le prisonnier, synonyme de « délivrance » ou de « mieux-être », au contraire. Le degré de répression et la somme de souffrance endurée n'avaient rien à voir avec la dimension de la prison. Ecoutons Lucien Meilleurat, du Kommando d'Ehrenforst (Silésie) :

« ...La faiblesse — je pesais 38 kg — le manque d'hygiène, la vermine (poux et punaises), l'insuffisance de nourriture : autant d'éléments pour engendrer des maladies. Nous étions dans un état lamentable. Nous faisons pipi dans nos pantalons sans nous en rendre compte. Se lever pour aller au travail, marcher, devenait pour nous un calvaire ; un cheval n'aurait peut-être pas résisté... »

On dirait d'un kommando concentrationnaire ! Oui, sûrement, « quelle dose d'amour de la vie » pour résister à des traitements aussi dégradants, physiquement et moralement, sans rapport le plus souvent avec la gravité des « délits » qui avaient porté condamnation de ces hommes. Le sadisme des bourreaux était à la hauteur de leur paranoïa. Le livre de J.-C. Lheureux contient nombre de témoignages pathétiques et douloureux sur le calvaire, c'est le mot, de ces pénitenciers qui côtoyaient, sans pouvoir toujours les approcher, d'autres victimes de toutes nationalités, des Anglais, des Russes, des Juifs (dépendant d'Auschwitz), des S.T.O., mais aussi des civils allemands, ukrainiens, italiens... :

« ...Deux camarades roulaient des brouettes de béton, ils ont été poussés dans des coffrages et recouverts vivants... » (Scène à Heydebreck. Emile Doussy).

Administrativement, tous ces P. G. dépendaient des stalags XXA et XXB, mais le contrôle était inexistant ou impuissant. Un membre de la mission Scapini lui-même, en visite dans un de ces détachements extérieurs, n'avouait-il pas devant les détenus son incapacité à changer quoi que ce soit à leur sort ?

Sans forcer la note, on est en droit de trouver une certaine ressemblance entre ces kommandos de Graudenz — si l'on considère comme absolument authentiques les témoignages ici recueillis, et il n'y a aucune raison de douter de leur sincérité — et des kommandos de camps de concentration, tels ceux décrits par Ch. Bernadac dans « Le neuvième cercle ».

Ceci dit, je ne crois pas qu'il soit conforme à la vérité de laisser entendre pour autant que tous les P. G. qui ne furent pas à Graudenz — ça fait beaucoup de monde —, dont la captivité ne fut entachée d'aucun acte de rébellion caractérisé, se sont laissés glisser sur la pente de la soumission, des habitudes routinières et autres « facilités » !

Le X A

vu par Bernard ADAM

(récit)

J'ai lu avec plaisir le reportage (hélas trop court) d'un camarade qui fit une visite au stalag X A alors qu'il était homme de confiance d'un Bauer Kommando (Lien n° 415, page 4, « La gazette de Heide »).

Il m'a surpris, fait sourire et j'ai décidé de répondre à notre écrivain (oh, combien talentueux) pour l'éclairer sur ce stalag dont on parle peu mais que j'ai bien connu, ayant été plus de trois ans « un dandy » en pantalon long et cravate » et ventre creux de ce X A !

Comme Jean AYMONIN, le signataire du texte, ne donne pas la date de ce voyage, je pense qu'il se situe après deux ans de captivité, car les pantalons longs et les semelles de bois articulées n'existaient pas dans les débuts, nous avions seulement des tiges de vieilles godasses clouées sur des semelles de sabots ! Et lui, Jean AYMONIN, sort du camp tout beau, tout neuf, presque ! et se délecte d'un demi de bière, servi par une superbe veuve blonde qui lui sourit et lui parle ! Les « chleuhs » avaient sûrement déjà essayé leurs premiers revers et peut-être Stalingrad ! Car auparavant la gent féminine allemande n'aurait pas osé approcher d'un K G, la punition était terrible pour les « audacieux de l'amour ».

Reprenant « La gazette de Heide » l'auteur dit : « Le X A relativement petit » ! Je vais répondre en évoquant le lieu, les hommes et la vie quotidienne de ce camp d'Allemagne.

— Le lieu

Il n'était pas comparable au X B c'est vrai, mais beaucoup de ses services se trouvaient sur le pourtour du camp lui-même (la commandantur, la poste où beaucoup de KG travaillaient) ; à l'intérieur nous avions la « Schreibstube » où les arrivants et les partants étaient quotidiennement recensés ; les baraques des artisans : tailleurs et cordonniers, l'infirmerie avec ses services, qui servait d'hôpital, les grands malades étant envoyés au X B... ou réexpédiés en kommando. Le « Lazarett » dans ce camp comprenait plusieurs baraques (3 et même 4) et était toujours occupé à 100 %, conséquence de la vie difficile que les KG paysans rencontraient dans les fermes allemandes : mal nourris, mal chaussés, mal vêtus, une température hivernale de -15 à -25°. Des baraques pour la cuisine, les loisirs, la chapelle. Seul bâtiment en briques à l'entrée du camp en face des cuisines : « La Schreibstube » au rez-de-chaussée ; en dessous : « le hamman », comme l'écrit AYMONIN, c'est vrai, plus de vapeur que d'eau. Au premier étage nous avions la « prévention », grand dortoir où les délinquants attendaient le jugement. Certains avaient refusé de travailler, d'autres avaient lorgné les « Fraulein » de trop près, d'autres avaient tenté « la belle ».

Après le jugement les condamnés revenaient en « prévention », ou partaient pour la prison (la vraie) civile qui se trouvait en ville : grande bâtisse de 3 étages avec escaliers de rondes et des cellules pour chacun. Un verre d'eau, 1/7° de boule de pain par jour, 1 soupe de rutabagas tous les 3 jours. J'eus l'insigne honneur de connaître ce régime amaigrissant pendant 63 jours, ayant été condamné à 4 fois 21 jours (sanction 21 jours par évasion) je fus toutefois gracié de 21 jours. Je ne peux écrire ces quelques mots sans associer à ces souvenirs mon copain d'évasion, Louis CLER, mon voisin de cellule pour le même laps de temps (voir Le Lien n° 391).

Nous avions eu en « prévention » un nazi sauvage et revenchard toujours armé et le knout à la main dont il se servait en toutes occasions, il se permit d'abattre un prisonnier qui avait réussi à sortir dans le camp. La mort de ce géfang nous débarrassa de ce fou meurtrier qui (paraît-il) fut immédiatement envoyé sur le front russe.

Sur un côté du stalag nous avions aménagé un mini-terrain de sports. Avec une dizaine de footballeurs nous avions creusé, nivelé un terrain où s'entassaient des ordures, travail de tous les soirs après la soupe, mais combien apprécié par la suite lorsque nous avions du beau temps ; le terrain alors était demandé par l'aumônier qui y célébrait la messe, par l'orchestre pour ses concerts, mais surtout par toutes les équipes de foot qui s'étaient constituées (belges, serbes, polonaises, françaises), les équipes corporatives (tailleurs, postes, cordonniers)... Oui AYMONIN : « Petit CLER et

Le rendez-vous à « l'OPERA-PROVENCE »
le dimanche 19 OCTOBRE 1986,
c'est bien sûr à 12 heures !

Suite page 2

Suite page 2

GRAUDENZ (suite)

Nous savons des kommandos disciplinaires de stalags (le Heuberg du VB, par exemple) qui ne furent pas précisément des havres confortables, et aussi des kommandos dits « normaux » où le travail de douze heures, la faim, la brutalité, la mort lente ou accidentelle, eurent leur part ! On ne peut pas demander à tout un « peuple » — ici le peuple de la captivité — d'être héroïque ou aventureux... Il n'y aurait plus alors de héros. La captivité a été une tragédie personnelle, individuelle, autant que collective. Dans la limite des barbelés, chaque prisonnier lui a donné la dimension qu'il pouvait.

—0—

Ces réserves faites sans acrimonie, je poursuis la lecture du livre de Lheureux dont l'intérêt ne se relâche pas un seul instant. A Graudenz comme en mille autres endroits alors, le corps pouvait être brisé, terrassé, l'esprit souvent continuait de vivre, ultime rempart de l'homme espérant contre toute espérance ou de l'homme accroché à sa foi : « dans le plus sombre cachot il y a toujours une petite lumière... »

Les circonstances de la libération des prisonniers de Graudenz furent, en règle générale, celles de tous les P.G. basés entre Vistule et Oder, fuyant vers l'Ouest devant les troupes russes : à marches forcées, dans la faim et le froid des semaines durant, mêlés ou non à toutes sortes de populations civiles et militaires de l'endroit. Les morts, le long de routes glacées, bornaient, seuls, cette marche vers la liberté.

—0—

Le chapitre XIII de l'ouvrage, « la lutte des anciens internés contre l'oubli » et l'annexe V « questions et réponses administratives » constituent l'essentiel de l'histoire des rapports de l'Association avec l'Administration. Si, en un certain sens, la qualité de ces rapports ne surprend pas, étant à l'image de ceux de l'ensemble des A.C.P.G., on peut se demander si l'exigence posée de la reconnaissance d'une spécificité propre aux internés de Graudenz n'explique pas les refus auxquels ils se sont jusqu'ici heurtés ? J'interroge ainsi parce que les positions respectives des deux parties n'apparaissent pas clairement à la lecture des textes. L'absence des dossiers allemands portant motif de la condamnation semble justifier la réserve observée à l'égard de ce problème par les services du Ministère...

En résumé, et pour conclure, c'est avec un réel intérêt que j'ai lu le livre de J.-C. Lheureux et je le recommande volontiers à ceux des P.G. que l'histoire de la captivité dans sa diversité ne laisse pas indifférents. Je lui ai fait une place méritée sur les rayons de ma bibliothèque.

**

J'avais un bon copain de kommando, il s'appelait René Aymard. Condamné à Graudenz en 1943, je ne sais ce qu'il est devenu. J'ai écrit ces lignes en pensant à lui.

J. TERRAUBELLA.

Nota : On peut se procurer l'ouvrage en écrivant à l'U.I.P.F.G.A. - André MARTIN, rue des Cathares, Azille 11700 CAPENDU.

Le livre sur le camp disciplinaire du Heuberg (Stalag VB) est édité par « La Pensée Universelle », Paris (1974).

Cette « note de lecture », depuis longtemps rédigée, attendait d'être publiée quand je reçus de l'ami AYMONIN des observations sur le même thème :

« La parution de mon livre « Les années tristes » m'a valu un abondant courrier. Beaucoup se sont reconnus dans mes récits, d'autres, ayant subi un autre sort, m'ont conté leur aventure. D'anciens évadés m'ont relaté leur propre histoire. Fernand CAIRE, fondateur de l'Union de Graudenz, m'a écrit : « Il ne faut rien regretter, la vie est une loterie ».

« Il m'a parlé du livre de Jean-Claude Lheureux. Je l'ai acheté. C'est terrible... Peu de P.G. auront souffert autant qu'eux, que n'ont-ils pas subi en vexations et brutalités. Ils ont été une dizaine de milliers entre 41 et 45 à subir cette rigoureuse détention, toutes nationalités confondues : Français, Belges, Britanniques, Américains, Italiens, Néerlandais, etc... »

— « Nous, quand nous sommes arrivés à la frontière polonaise, après six jours de voyage, on nous servit une

soupe chaude dans les tinettes à peine rincées de nos wagons, sans gamelle ni cuillers »

Rien n'était épargné pour faire souffrir les transportés. Travaux forcés, mauvais traitements, privation de nourriture, brimades, rien n'a manqué à ces hommes pour les réduire.

— « Un jour, un aumônier fut envoyé du stalag pour dire une messe à la forteresse. Il fut introduit dans une cour pavée et attendit là qu'on le fasse entrer dans une salle. Au bout d'un moment, les Allemands déposèrent une table devant lui et lui signifièrent d'y dresser son autel, car l'office devait se dérouler en plein air, interdiction lui était faite de pénétrer à l'intérieur de la forteresse. Ceci se passait en décembre et il gelait fort... Au bout d'un moment, les fidèles arrivèrent en rang, silencieux, encadrés de matons en armes. A leur commandement, ils s'arrêtèrent à une certaine distance du célébrant dans un silence profond. Aucun contact, même verbal ne fut autorisé. Tous les prisonniers, même les non-croyants, car les allemands n'avaient accordé cette messe qu'à condition que personne ne reste dans les cellules. Le vin et l'eau gelèrent dans le calice que les mains frigorifiées du prêtre n'arrivaient pas à réchauffer. Il n'eut pas le droit de distribuer la communion ni d'approcher ses camarades. Après « l'ite missa est », les groupes se retirèrent avec les gardes et l'aumônier regagna le stalag. Que cela est loin de « la tournée pastorale ». Cela se passait avant Noël et le prêtre était l'homme de confiance du XXB en personne ».

Mais, comme le disait un jour à AYMONIN un médecin qui connut l'oflag de Lubek : « C'est solide un homme ». La poésie comme la religion, préservant son moral, accroissent son courage :

« Hissé vers la fenêtre
Dans un lambeau de jour
Un rameau vient de naître
De l'arbre de la cour.
Petites feuilles vertes
Caressant les carreaux
Par le printemps offertes
En dépit des barreaux.
Et je songe à la ronde
Des vents dans l'air bleuté
Qui parcourent le monde
Livres de liberté.
Mais derrière la porte
Claquent des pas réglés :
Bruit de bottes qu'escortent
Un cliquetis de clés... »

Jean FITA - Graudenz.

Il reste néanmoins, pour ceux qui sont revenus, une pathologie démesurée à laquelle s'ajoute le problème de la non-reconnaissance de leur particularité en tant que victimes de guerre, poursuit AYMONIN : la délivrance d'une carte « d'interné politique » en lieu et place « d'interné résistant » reste, pour ces anciens prisonniers de guerre, comme une humiliation.

**

Sur le même sujet encore, un autre livre : « Ceux de Graudenz » Les mains nues face à l'ordre nazi, par Lisalex (Imprimerie Barat, Sainte Foy La Grande).

COMMUNIQUE

Avec un retard relativement important dont nous nous excusons, la carte de membre de l'Amicale sera prochainement envoyée à ceux de nos adhérents qui ne la détiennent pas encore.

MONTAUVILLE

Le 8 juin dernier, au cours d'une belle et émouvante cérémonie, la Fédération Nationale des C.P.G.-C.A.T.M. a remis à l'Etat le Mémorial de la Captivité.

La plaque apposée sur le Mémorial porte l'inscription ci-après :

« Erigé le 2 juillet 1961 par la Fédération Nationale de Combattants Prisonniers de Guerre et Combattants d'Algérie, Tunisie, Maroc, ce Mémorial est dédié à la mémoire de tous les prisonniers de guerre français et d'outre-mer morts pour la France en captivité. »

derrière les barbelés, loin de leur femme, de leur fiancée, loin de leurs amours ; pendant ce temps-là, au pays, tous les parents tous [les amis, surtout pour les fêtes, sentaient peser plus lourd, le poids de l'absence la tête, le cœur, pleins de l'image de leurs chers absents, ils gardaient le silence.

Ces hommes, qui ont vécu cela, tous se souviennent encor, la nuit venue, la froide lumière, tombant des miradors ; dans les baraquements, chacun parlait de son pays, l'œil rêveur, des coutumes, de la façon de vivre, avec un petit pincement au cœur ; qu'importe, pendant ces jours tristes, pendant ces [jours noirs,

ils ont gardé au cœur, la petite fleur de l'espoir ; comme ils avaient raison, car chez nous, ouvriers, paysans avaient tous dans leur tête, leur poitrine, le chant [des partisans

puis un jour, enfin, la délivrance de notre nation, il était enfin venu, ce jour tant attendu, de la libération ; tous les prisonniers, soldats, enfin ceux qui restaient, [retrouvent leur foyer

étireignent dans leurs bras, leur femme, leurs enfants, [leur petite fiancée ; combien de fils, de pères, de fiancés, d'amis disparus,

Le X A (suite)

ADAM » étaient de ceux-là ! Et pourtant, sans aucun régime de faveur, sans un morceau de pain de plus que les autres, nous nous dépensions à en crever surtout lorsque les meilleurs étaient sélectionnés pour représenter leur pays : « des matches internationaux qui suscitaient la fièvre dans le camp et beaucoup de palabres dans les baraques ». Les joueurs étaient toutefois très encouragés et même choisis par les spectateurs et, bien des fois, nous étions invités à la table de celui qui recevait un colis de France. C'est d'ailleurs ce qu'a constaté lui-même AYMONIN qui dès le premier soir fut invité par un gars du camp à partager sa pitance. Il est vrai que le marché noir des échanges régnait : les cigarettes, le chocolat étaient au plus haut de la cote ; ceux qui venaient des campagnes cachaient leurs larcins dans leurs nippes, surtout de la nourriture qu'ils troquaient contre des vêtements ou des souliers.

— Les hommes :

Les Polonais furent les premiers au X A. Ils étaient nombreux et occupaient « les bonnes places » lorsque les Français arrivèrent ; des Belges, des Yougoslaves et des Italiens suivirent. Tout ce monde s'entendait bien, unis dans le malheur ; seuls les Italiens eurent beaucoup de mal à s'intégrer et restèrent « des faux frères », qui ne furent pas pour autant ménagés par les Allemands.

Peu à peu les Français émergèrent avec un homme de confiance qui avait la possibilité de parler avec le commandant du camp, avec aussi le lieutenant médecin qui dirigeait l'infirmerie. Seul officier français du stalag dans les débuts, il était écouté et respecté par les différentes nationalités, il supportait très mal le médecin officier allemand qui cassait ses décisions. Notre lieutenant piquait des colères avec le « Fritz », mais devait s'incliner. Il risquait un départ disciplinaire et nous ne voulions pas le perdre. Il était partout très critiqué par les malades qui affluaient tous les jours au stalag et qui pensaient toujours au « retour en France » possible. Peu de médicaments, peu de pansements, les soins des infirmiers français étaient difficiles mais dévoués sous la férule de leur chef L. Althusser, qui se liguaient avec le lieutenant Zeghers contre le « boche ». Les plus malades étaient dirigés sur le X B à Sandbostel où, après une longue attente, les Allemands statuaient sur un éventuel rapatriement ; certains ne supportèrent pas le voyage de retour et jalonnèrent de leurs tombes le lent et long trajet du train sanitaire du rapatriement.

Aux cuisines nous avions des français, ils étaient cinq ou six, mais « les menus » étaient frugaux : soupe aux rutabagas à midi et le soir deux pommes de terre à l'eau avec soupe et un bout de graisse gros comme un œuf de pigeon. AYMONIN eut l'occasion de s'en rendre compte lui-même, mais la vie fut dure surtout au commencement et à la fin de la captivité au X A ; il n'y avait plus rien à échanger. Alors « les biscuits Pétain » trempés dans de l'eau furent le plat de résistance après avoir été comptés jalousement pièce par pièce et distribués par le responsable de la baraque (en 1945 je fus outré de voir des « biscuits Pétain » dans une poubelle). Avec rancœur et pensant aux galimafrées que nous avions mangées pendant des années, je murmurai « ils n'ont pas eu faim, eux, ici à Paris » C'était hélas une erreur !

Au X A les gars qui arrivaient étaient des malades, des hommes de confiance des kommandos venant échanger de misérables nippes ou leurs sabots. Un jour l'un d'eux vint avec un chat superbe, couché sur ses épaules, qu'il baladait fièrement. Hélas le lendemain le félin avait disparu ! Son propriétaire avait eu la mauvaise idée d'aller aux cuisines pour demander quelques restes pour sa bête. Les cuisinots n'avaient pas été sans remarquer l'embonpoint de l'animal. Quel civet ! Nous le sûmes plus tard, mais pas étonnés, car personne au X A ne pouvait faire mijoter autant de viande sans passer par les services de la cuisine où le fumet, ce jour-là, aura certainement chatouillé des narines plutôt habituées aux rutabagas.

A Suivre.**B. ADAM.**

Evadé du X A, évadé du X B.

(*) L'érudit Bernard nous rappelle que « galimafrées » est synonyme de : ragougnasse.

Le coin du poète

A nos amis, Mme et Lucien CHARPENEL, de Taulignan (Drôme) :

Merci à vous de nous donner à lire le beau poème que votre petit cousin, « polio », a écrit sur les prisonniers de guerre. Nous le publions tel quel ci-dessous. Nous le félicitons et nous souhaitons que Polymnie, muse de la poésie, l'inspire et lui tienne compagnie longtemps, car c'est une bonne dame...

Prisonniers...

Je vous parle d'un temps, que les moins de vingt ans n'ont jamais pu connaître ;

des hommes en vert de gris, casqués, bottés défilaient au pas cadencé, juste sous nos fenêtres ; un temps où notre grande sœur, que l'on nomme liberté était couchée, exsangue, sur lit de croix gammée, une époque, où tous les hommes, de France étaient partis loin de leur terre natale, défendre notre mère patrie, pour certains, prisonniers, pendant des années, pendant [de longs jours,

de ce dur combat, sur le sol germanique, sont jamais [revenus ; chaque fois qu'un de ces survivants, songe à un compa- [gnon, qui est tombé là-bas, des larmes plein les yeux, pourquoi lui ? c'était un [brave type,

et je suis bien vivant, moi !

Si bien que l'on a beau dire, l'on a beau faire, tous ces [lendemains de guerre, ont laissé, au cœur des Français, une saveur douce amère. Je vous parle d'un temps, que les moins de vingt ans n'ont jamais pu connaître ;

des hommes en vert de gris, casqués, bottés, défilaient au pas cadencé, juste sous nos fenêtres.

J.M.B.

V.U.V

Le rendez-vous à « l'OPERA-PROVENCE » le dimanche 19 OCTOBRE 1986, c'est bien sûr à 12 heures !

La gazette de Heide

N'ayant pu assister à la réunion des anciens de Heide, je passe la plume à notre ami Georges CAMUS qui s'en tire avec brio. Jugez vous-même. J. A.

REUNION A NOYELLES DES ANCIENS DE HEIDE, le 5 juin 1986

Malgré le temps maussade et froid d'une journée qui se voudrait printannière pour un 5 juin, se sont trouvés réunis au Château de Nolette près de Noyelles les Anciens de Heide et quelques-uns étaient accompagnés de leur épouse.

Certaines obligations familiales, des états de santé précaires, tout cela excuse l'absence de ceux qui n'ont pu nous rejoindre. Parmi les 31 présents, nous devons citer : Antic, Antoine, Biolley, Camus, Commin, Delaunay, Despré, Deston, Feillet, Julien, Marquette, Prost, Roué, Sayo, Six, Théry, Toulet, Trainel, Vanneau.

La joie de se revoir reflète bien l'amitié qui nous unit, et notre assemblée ressemblait plus à une réunion familiale qu'à un séminaire, si bien que ce jour là étant l'anniversaire d'un participant, cela conduisit à l'allégresse générale. Il est vrai, aussi, qu'au beau Château de Nolette, dans un cadre aussi charmant, ce qui est dans son assiette satisfait les plus gourmands. Et puis SIX joua des airs rappelant notre jeunesse, cette musique d'hier avait gagné sa noblesse.

Après l'évocation des absents, de leurs problèmes, les pensées émues pour nos camarades disparus, nous avons parlé de l'ouvrage d'AYMONIN « Les Années Tristes » et Roger MARQUETTE nous a dépeint le Pays Picard où il est né et où, aujourd'hui, il nous convie. Il nous fait, avec enthousiasme, découvrir la beauté des paysages, les merveilles de l'Art Gothique, les fruits du labeur des hommes mais aussi leur amitié, la chaleur des Picards, ces gens têtus, obstinés à toujours rebâtir ce que les guerres, les invasions, les pillages avaient la fâcheuse habitude de détruire. A l'entendre nous admirons déjà la vallée immense de la Baie de Somme avec son charme, ses étangs innombrables et ce fleuve paisible où se mirent la plus belle cathédrale gothique.

Le lendemain, Roger MARQUETTE comme guide, nous visitons à Nolette même le curieux cimetière chinois, très bien entretenu par une organisation britannique. Pendant la première guerre mondiale les Anglais ont déporté des travailleurs chinois pour construire une voie ferrée de Noyelles à Dieppe. Sans respecter leurs croyances bouddhistes, ils ont coupé leur natte, créant le désespoir de ces malheureux et les obligeant à travailler. Beaucoup moururent de maladie et le cimetière de Nolette comporte 900 tombes aux inscriptions en chinois. En hommage à ces anciens prisonniers, sur

le Livre d'Or placé à l'entrée, on lit ce quatrain :

« Noyau » de l'Espérance
Privé de Liberté :
Symbole de souffrance
Tu n'es pas oublié.

Profitant d'une légère amélioration météorologique, nous sommes allés ensemble voir des sites historiques : St-Valéry-sur-Somme et le Hourdel. Nous avons dirigé nos pas où sont passés, à St-Valéry-sur-Somme, ceux de Jeanne d'Arc et de Guillaume le Conquérant. Toute cette région picarde est chargée d'histoire, notre guide avec érudition nous en fit l'épitomé.

Roger MARQUETTE nous parla également de la cité souterraine de Naours, à quelques pas d'ici, découverte en 1887 par l'Abbé Danicourt. Cette cité est composée d'une trentaine de galeries sur une longueur de 2 km et datent du III^e et IV^e siècles : c'était le refuge en cas d'invasion.

Par un enchaînement subtil il fut question aussi de « La Maison de l'Oiseau » où est exposée une des plus belles collections d'oiseaux en France, dans le cadre exceptionnel d'une mise en scène élaborée, jouant avec les formes, les mouvements, les couleurs. Une véritable hutte de chasse et sa mare peuplée d'oiseaux migrateurs vivants font découvrir les rites et les usages

TRANSACTIONS
IMMOBILIERES ET COMMERCIALES
ASSURANCES CREDIT

AGENCE IMMOBILIERE

BASTIAISE

CABINET Pierre MARTELLI

41, Boulevard Paoli - 20200 BASTIA

Téléphone : 95 31 38 02

SE TIENT A VOTRE DISPOSITION :

Pour achats et ventes d'appartements - Terrains
à bâtir - Villas - Propriétés agricoles - Prêts
immobiliers - Locations, etc...

LE COIN DU 852

J'écris cet article alors que, depuis 2 mois déjà, je suis sur la Côte Atlantique et que d'un œil distrait je regarde les vacanciers cherchant à se bronzer le plus possible, histoire d'épater leurs relations lorsqu'ils seront rentrés chez eux. Les jeux sur la plage vont bon train, les baigneuses exhibent des maillots dernier cri, les enfants pêchent des crevettes et les manèges de la foire annuelle, installés sur la grande place, font recette. Le soir, les terrasses des cafés regorgent de clients dégustant à petits coups d'énormes glaces surmontées d'un dôme de crème Chantilly. La place est à la joie et aux ris.

Mais la vie continue amenant journalièrement son cortège de bons et, hélas ! aussi, de mauvais moments, ces derniers arrivant toujours, c'est bien connu, alors qu'on ne pensait pas à eux. Leurs venues n'en sont que plus terribles et plus émuantes. J'en fais la triste expérience car me parvient à l'instant la nouvelle du brusque décès d'un ami de longue date et voilà que mon propos qui ne devait être que le compte rendu de quelques banalités, se transforme en un article nécrologique.

Il me faut, en effet, signaler à tous les anciens du 852, la mort de notre bon camarade Georges KLEINHOLTZ, décédé le 25 juillet 1986. Il s'est éteint à 3 h 1/2 du matin, malgré l'appel du SAMU, arrivé pourtant d'urgence, mais il était déjà trop tard, la mort avait fait son œuvre.

Je sais que tous les anciens P.G. des kommandos 1175 A de Jacobi-Drebbler et 852 d'Aschen auront de la peine en apprenant cette triste nouvelle car KLEINHOLTZ était un excellent camarade, bon, jovial, prêt à rendre service, fidèle dans ses amitiés. Il était de la trempe de ceux auxquels on fait ce compliment qui, bien que très court, en dit pourtant très long : « C'était un chic type ».

Pour moi, cette mort m'a causé un véritable chagrin car notre amitié ne datait pas seulement de la captivité, elle datait de bien avant. Je ne résiste pas à le rappeler.

KLEINHOLTZ et moi, nous nous sommes rencontrés pour la première fois un jour de novembre 1926 (cela va faire 60 ans dans peu de temps) alors que, jeunes recrues du contingent 1926/2, nous franchissions la grille de la caserne Eble abritant le 6^e régiment du Génie à Angers pour y effectuer nos 18 mois de service militaire. Nous n'étions pas dans la même compagnie mais nous étions cependant côte à côte faisant partie tous les deux du peloton des élèves-caporaux. Ensemble, nous avons eu nos galons de laine de caporaux puis ceux, dorés, de sergents.

Une première période, en 1932, nous réunit encore sous l'uniforme. Celle de 1937 faillit le faire également mais la naissance de mon fils cette année-là m'avait obligé de le reporter à l'année suivante. Et puis, ce fut le 26 août 1939 (rappel des porteurs du fascicule n° 6) qui nous réunit à nouveau, cette fois à Besançon, au 10^e Génie. Et ce fut la guerre, à la Cie 113/1 où nous étions encore ensemble. Puis la captivité, d'abord à Neuf Brisach, en juin 1940, ensuite en Allemagne, à Sandbostel au Stalag X B et, enfin, le départ pour des

kommandos de culture, à Drebbler la première année, à Aschen, ensuite. A chaque changement nous faisons en sorte d'être toujours ensemble, de ne pas être séparés, et c'est ainsi que jusqu'à la libération, en avril 1945, nous avons côte à côte, partagé les mêmes ennuis et les mêmes joies.

Par la suite, nos rencontres se sont un peu espacées en raison des impératifs de nos professions respectives, d'obligations familiales ou de changement de domicile. Mais cela n'a pas entamé l'amitié que nous nous portions mutuellement et qui s'est continuée à travers l'Amicale et de ses réunions. Les photos restent les témoins de tous ces instants passés ensemble. On comprend ma peine et je suis sûr aussi que tous ceux qui ont connu le « gros » Georges, que certains, amicalement, appelaient « moustique », seront bien tristes en apprenant sa disparition.

En votre nom à tous j'ai adressé à la compagne de notre camarade toutes nos sincères condoléances, l'assurant que nous n'oublierons pas Georges dont le souvenir ne s'effacera pas de sitôt de nos mémoires.

Mais passons à d'autres nouvelles. La lecture du Lien (n° 420 du mois de juin) vous a appris qu'accompagné de mon épouse, nous étions allés en Belgique les 26 et 27 avril assister à l'Assemblée Générale des amicales belges des stalags V. Nous avons profité de l'occasion pour rendre visite à nos amis DEHOSSAY qui, comme d'habitude, nous ont reçus royalement dans leur maison d'Esneux. Marcel, une fois de plus, s'est révélé un cicérone particulièrement intéressant à écouter, nous promenant dans les environs de sa ville pour nous montrer les plus beaux sites, et Dieu sait qu'ils sont nombreux. Inutile de dire, je pense, qu'au cours des conversations il a été souvent question du 852 et de ses anciens pensionnaires ; les souvenirs ne sont pas prêts de s'effacer.

A l'Assemblée Générale de l'Amicale, le 9 mars, je n'avais pu constituer une table du 852, les défections ont été nombreuses, surtout pour raison de santé, mais DIETTE était venu avec sa femme et les enfants de celle-ci et j'avais accueilli mon vieil ami Roger LAVIER et son épouse, Roger n'ayant pu, lui aussi, organiser une table pour son kommando. En définitive, une table complète qui n'a pas engendré la mélancolie, trois autres anciens P.G. étant venus se joindre à nous.

Ecrivez-moi pour me donner de vos nouvelles afin d'avoir des éléments pour rédiger mes rubriques. Merci d'avance.

René LENHARDT.

Le rendez-vous à « l'OPERA-PROVENCE »

le dimanche 19 OCTOBRE 1986,

c'est bien sûr à 12 heures !

de cette tradition ancestrale. Non loin de là se trouve le célèbre Parc ornithologique du Marquenterre où tous ces oiseaux vivent en liberté. C'est sur cette image que je termine mon petit compte rendu de notre réunion d'anciens captifs, non sans évoquer, toutefois, qu'écrivait Colette avec tant de poésie sur cette belle région : « Le soleil peut se coucher tranquillement au delà de la Baie de Somme, désert humide et plat où le mer, en se retirant a laissé des lacs oblongs, des flaques rondes, des canaux vermeils où baignent les rayons horizontaux... La dune est mauve, avec une rare chevelure d'herbe bleuâtre, des oasis de liserons délicats dont le vent déchire, dès leur éclosion, la jupe parapluie veinée rose... »

L'année prochaine c'est dans la région d'Arras que nous aurons la joie de nous revoir. Dans cette attente, Chers Camarades, maintenez au mieux votre forme pour que vous veniez nombreux à ce très amical rendez-vous.

G. CAMUS.

Dans sa lettre G. CAMUS m'avoue qu'ils ont bien bu (mais avec modération), n'étant pas là pour le voir nous le croyons sur parole, et bien mangé également que quelques-uns ont dansé, sans doute pour se réchauffer, car une autre personne m'a écrit qu'ils ont « caillé » comme il n'est pas permis de le faire un 5 juin. Il m'incite à me rendre à Arras l'an prochain, hélas c'est bien loin, aussi ceux d'entre vous qui connaissent le chemin des Hortensias, qu'ils le prennent pour venir les voir, ils vont bientôt fleurir et ne se ressentent pas du grand gel de l'an dernier.

J'avais proposé un poème de Jean FITA sur Graudenz, mais il a été jugé trop triste et ne fut pas lu, il n'aurait sans doute pas réchauffé l'atmosphère. Dommage.

Si TERRABELLA ne le publie pas, je vous l'écrirai, il en vaut la peine (*).

Sur ce, mes amis (es), je vous quitte et ne peux que vous souhaiter avec une bonne santé, de bonnes vacances.

Jean AYMOUNIN. 27641 X B.

P.S. : Je remercie les camarades qui m'ont commandé « Les Années Tristes » (1) ainsi que ceux qui se sont occupés à les placer, cela m'arrange bien car l'édition est loin d'être épuisée.

(1) En vente chez l'auteur : « Les Hortensias », 3, rue de l'Abreuvoir, 39410 Saint-Aubin. 111 francs port et emballage compris. J. A.

(* Les amis d'AYMONIN — et les autres — auront lu le poème en question dans l'étude sur Graudenz publiée dans ce numéro du Lien.

UMMENDORF Kreiss BIBERACH A.D. RISS

C'est avec tristesse que je viens vous apprendre le décès de notre camarade Marcel LEPOIVRE. Nous nous sommes rendus, ma femme et moi à ses obsèques qui ont eu lieu le mardi 10 juin dernier à Lisieux, en l'église Saint-Désir. L'homélie du prêtre a parfaitement retracé sa vie de travailleur et d'enseignant.

Lorsque je suis arrivé au Kdo d'Ummendorf, en juin 1941, nous étions une trentaine de gégangs. Il y avait un kdo de tailleurs et cordonniers, tous de nationalité belge, sous la direction d'un adjudant ; un kdo qui travaillait dans une laiterie auquel j'ai été affecté, et un kdo de cultivateurs.

Le kdo de tailleurs et cordonniers a été transféré à Laupem et tout naturellement Marcel LEPOIVRE qui était le plus ancien et le plus gradé a été nommé chef de kdo. Tâche qu'il a assumée jusqu'au 21 avril 45, date à laquelle nous avons été libérés.

Aujourd'hui beaucoup nous ont quittés, en commençant par Marius LANGLOIS, du Havre. Il venait tout juste de s'établir dans son épicerie au Havre lorsqu'il s'est asphyxié accidentellement avec sa femme. Emile LARDEAU qui est décédé il y a une quinzaine d'années à la suite d'une longue maladie. Notre cuistot Roger CADIOT, de Redon, Roger POIVEY, de Toul, disparus il y a 2 ans. Et certainement beaucoup d'autres avec lesquels je ne suis pas resté en relation.

Je profite de cet article pour faire un appel à ceux qui auraient fait partie de ce kdo de bien vouloir se faire connaître et m'écrire au siège de l'Amicale afin d'évoquer nos souvenirs. Raymond MEYER, de Montreuil, sa maison, rue de Vincennes est démolie ; Armand CREUSOT, de Tarbes ; Léonard CATTELLAIN, dans le Nord ; le petit FIRMIN, du Nord également ; Adam GIELNIK, de Onnaing et d'autres dont le souvenir s'est estompé.

Mon bon souvenir à ceux que je revois de temps en temps : Ludovic HOCHIN, j'espère que ta femme se remet ; Jean CHAPELAIN, de St-Aubin et Louis FEVRIER, de Soirac de Ribérac.

J'ai eu l'occasion de revenir deux fois à Ummendorf où j'ai été très bien reçu. J'ai été hébergé chez Adam GALACI, un Italien qui était travailleur libre et faisait le chauffeur à la laiterie. A la libération, il est resté sur place et s'est marié avec Joséphine. J'ai revu également LAHOUX, le directeur, MAYER, le comptable, Herr SCHLOSSER, le maître d'école, Karl BAUER et également Karl FILZER, le presque centenaire, qui buvait son petit blanc avec nous, et évidemment Joseph CHRIST mon chef direct.

Tout cela est maintenant bien vieux et nous permet d'envisager l'avenir avec philosophie en repensant avec émotion à ceux qui nous ont quittés.

Veillez accepter, Chère Mme LEPOIVRE, de la part de tous ceux qui ont connu Marcel, nos sincères condoléances et croyez que nous conserverons tous le souvenir d'un ami correct et droit.

Marcel MOURIER.

Trésorier de l'Amicale.

Un jour prochain, je vous raconterai ma vie au cours de mon passage rapide au Kühberg à Ulm, chez Magirus, à l'empilage du bois sous la direction de Kible surnommé blouse blanche, avec André Berset, de Tours. Tous anciens du 68^e R.I.F. ex 23^e R.I.F.

Un jour parmi tant d'autres

Deux numéros matricules parmi bien d'autres, 62390, l'un d'un P.G. du IX A, l'autre d'un P.G. du X A — le premier dans le Hanovre, le second dans le Holstein. Ces deux prisonniers de guerre sont des frères et ceci est le récit de leur rencontre, un jour.

Comment cette rencontre a-t-elle pu avoir lieu ? Mon kommando avait été classé d'office le 1^{er} juillet 1943 « travailleurs libres ». Plus de gardiens, des droits et des devoirs envers les autorités, des devoirs rarement et même toujours refusés, en dépit de quelques représailles.

En ce qui me concerne, je disposais d'un laissez-passer spécial me permettant (j'étais en France arbitre de foot) d'aller diriger les matches de ballond rond entre kommandos.

En février 1944 je reçus une carte de mon frère après quatre longues années de silence forcé. Immédiatement une idée germa dans mon esprit : aller « le » voir ! Il me fallait pour cela une autorisation de la direction de la tannerie qui nous employait, 12 heures de travail de jour ou de nuit. Malgré les efforts de l'interprète, un refus me fut opposé. Je demandais alors une visite médicale, en ville. Aidé de mes deux amis Gaston et René, celui-ci m'ayant procuré avec beaucoup de risques un peu de ravitaillement (pain blanc, gâteaux, etc.), muni de mon seul laissez-passer limité à 80 kms, je pris mon billet et, via Hambourg et Hanovre, je partis voir mon frère retrouvé.

Après un voyage sans contrôle — mon vocabu-

laire allemand se limitait à quelques mots, tels banhof, zimmer, zug — j'arrivais le 26 mars 1944 à Kassel où, d'après mes renseignements, je devais trouver en sa banlieue proche le kommando de mon frère. Mais la chance n'était pas avec moi, mon frère était ce jour-là à la visite médicale au stalag, à Ziegenhein.

Je dus rester en ville, trouver une chambre... grâce en partie à un peu de chocolat, mais je n'y dormis guère en raison d'un bombardement allié. Dès le lendemain, après un voyage d'à peine dix kilomètres, je me retrouvais devant un deuxième Sandbostel, avec barbelés et miradors habituels.

Après avoir plutôt mal que bien « parlementé » avec la garde, je fus introduit à l'intérieur et conduit dans une pièce meublée simplement d'une table et de quelques chaises. Bientôt une porte s'ouvrait et, accompagné d'un gardien, mon frère parut ! Nous nous précipitions dans les bras l'un de l'autre... Durant plusieurs heures nous avons parlé de beaucoup de choses et des êtres chers qui nous attendaient au pays. Le temps passa très vite, il fallut nous séparer en promettant de revenir.

Ce que je fis le 25 août suivant. Deux jours entiers avec lui et ses copains (tous admirables), nous « fêtâmes » la libération de Paris ! Notre espoir était grand.

Un mois plus tard je revenais pour la troisième fois à Kassel, ce frère tant aimé avait été tué dans le bombardement du 22 septembre 1944.

En souvenir de lui, qu'on me permette ici aujourd'hui de rendre hommage à tous les prisonniers morts en captivité, ils étaient nos frères d'armes et de misère.

Roger LAVIER.

Déjeuner amical Gard - Ardèche

Pour la neuvième fois nous avons le plaisir de nous réunir pour ce repas de l'amitié. Nous étions 26 ce qui est une moyenne, car chaque année les uns ou les autres sont retenus par des obligations familiales ou empêchés pour des raisons de santé.

Nous sommes les seuls, notre ami **POUDEVIGNE**, mon épouse et moi à avoir toujours répondu présent.

Cette année le soleil était au rendez-vous mais un bon mistral nous invitait à rentrer déguster l'excellent repas préparé par le chef. Je crois que ce que chacun a le plus apprécié fut la « Truite gendarme », les amandes avaient un meilleur goût que leurs homonymes, la recette nous en fut donnée mais ne comptez pas sur moi pour vous la communiquer : il fallait venir.

Les langues allèrent bon train (n'est-ce pas **Charles BORIE**) et comme dans toutes nos réunions certains nous divertirent de chansons.

Mais hélas l'heure tournait, il nous fallait nous séparer non sans avoir pris rendez-vous pour l'an prochain, le **jeudi 21 mai 1987**, en Ardèche « A l'an qué ven se sen pas mail qué séguen mas mens ».

De nombreux camarades s'étaient excusés, qu'ils me pardonnent de ne pas les nommer. A ceux empêchés pour raison de santé nous souhaitons un prompt rétablissement et espérons les retrouver l'an prochain.

Jules GRANIER - X.B.

LE COIN DU SOURIRE par Robert VERBA.

CHASSE-TRAPE DE KOMMANDO

Dans ce petit kommando, Marcel et Pierre étaient voisins de lit et travaillaient chez le même employeur. Ils s'entendaient très bien, quoique de caractère différent.

Marcel était optimiste, acceptait son sort avec philosophie et aimait bien rire et faire des blagues. Pierre, à l'inverse, voyait tout en noir et prenait tout à cœur.

Un dimanche, jour de repos, Pierre, en se levant, décida de laver ses chaussettes sales en faisant sa toilette. Il prépara sa paire propre et la disposa avec précaution sur son lit.

En revenant il s'aperçut qu'il n'y en avait plus qu'une.

— Donne-moi ma chaussette que je m'habille, dit-il à Marcel.

— Quelle chaussette ?

— Fais pas l'idiot, à quel endroit l'as-tu planquée ? Allez, dis-moi où ?

— Hou !

— Hein ?

— Hou !

— T'es dingue ou quoi ?

— Tu me dis de dire Hou ! je te dis Hou !

— Ah !

— Tu m'as dit de dire Hou, pas Ah !

— Tu te fous de moi, je t'ai demandé où t'as planqué ma chaussette.

— Quelle chaussette ?

— Ça suffit ! Arrête de faire le... C'est la sœur de celle-ci, j'avais laissé la paire sur mon lit. Alors où est-elle ?

— La sœur ? Demande à son « père ». Elle doit être avec lui.

— Tu me tapes de plus en plus sur les nerfs. Rends-moi ma chaussette, ou ça va mal aller !

— Allons, je ne veux pas que tu aies mal, aies un peu de flair, mon vieux, et tu la trouveras pas loin de toi.

— C'est pas vrai ! Qu'ai-je fait au Bon Dieu pour avoir un copain comme toi ! Tu vas me rendre dingue... Allons, file-moi ma chaussette.

— Regarde près de toi et tu la trouveras.

Et voilà notre ami retournant sa couchette, vidant toutes ses affaires, regardant sous son lit... en vain.

— Où l'as-tu planquée ?

— Qui ?

— Tu veux mon poing sur ta g... ?

— Te fâches pas mon vieux, je te l'ai dit, elle est pour l'instant près de toi.

— Mais j'ai cherché partout !

— Non, tu n'as pas regardé partout.

— Pourquoi, elle est visible de l'endroit où je me trouve ?

— Bien sûr, à condition que tu bouges ta caboche. A quoi assimile-t-on une chaussette. Qu'est-ce qui lui ressemble ?

— J'sais pas moi, peut-être un bas...

— Alors regarde en bas.

— J'ai déjà regardé.

— Regarde encore une fois.

— Je ne vois rien.

— Et moi tu ne me vois pas ?

— Si... m... alors... salaud... je n'ai pas pensé à regarder ton pied !

Robert VERBA.

Un des nôtres à l'honneur

Notre camarade Jean LASSALLE, délégué des III et de l'U.N.A.C. pour les Hautes-Pyrénées a été élevé au grade de chevalier dans l'Ordre de la Légion d'Honneur au titre du secrétariat des Anciens Combattants et Victimes de Guerre.

Rien ne pouvait nous faire plus plaisir que cette distinction hautement méritée pour un camarade dévoué, sociable, bon et de grande valeur.

Jean est Président de la section des Anciens P.G. de Tarbes, vice-président de l'Association départementale, ancien homme de confiance, particulièrement estimé, du Stalag III D à Berlin. Il n'est parti du camp, entre autre, qu'après le départ de tous les camarades !

Bravo Jean et je t'assure que tous ceux qui t'ont connu, te connaissent, te cotoient, sont heureux de cette bonne nouvelle, ce ne sont pas des mots mais de véritables sentiments affectueux. Nous pensons aussi à Mme LASSALLE qui participait à tes activités et sait répondre en ton absence.

Nos très fraternelles félicitations cher Jean.

M. S.

COURRIER DE L'AMICALE

par Robert VERBA.

Voici quelques extraits de lettres de nos amis heureux gagnants à notre tombola :

RETIERE Pierre, 133, rue d'Anjou, 44600 Saint-Nazaire, Le Lien me fait cadeau d'un cadre photo pendulette à quartz ; je vous en remercie. Je n'ai jamais eu la joie d'assister aux réunions à Paris, mais je fais partie de l'Amicale depuis de nombreuses années, et vous envoie mes plus sincères amitiés à tous.

DESBOURBES Claude, Saint-Didier en Brionnais, 71110 Marcigny : « Je suis satisfait du lot que je viens de gagner et souhaite le bonjour et bonne santé à tous les camarades. Pour moi cela ne va pas trop mal malgré mes 80 ans et m'efforce de sortir beaucoup avec ma voiture tant que cela m'est possible. C'est toujours un immense plaisir pour moi de recevoir Le Lien avec ses bonnes rubriques ».

KLEIN Joseph, 438, Chemin de la Forêt, 84140 Montfavet : « Après de nombreuses années, j'ai enfin gagné à la tombola ! J'ai toujours un immense plaisir à lire et à décortiquer Le Lien, de mêmes que les générations montantes (enfants et petits-enfants) qui commentent à s'y intéresser. Il est vrai que grâce à notre journal nous pouvons les éclairer sur une façon de vivre qui leur paraît à peine croyable ».

En souhaitant longue vie et heureuse continuation à notre Lien, je salue le courage et la persévérance de ceux qui arrivent à lui garder cette vigueur et cette jeunesse qui commencent à nous manquer. Salut fraternel à tous les V et X qui œuvrent pour maintenir notre union dans le souvenir ».

Cher ami, notre confusion est grande devant tant de compliments et nous t'en remercions infiniment.

SECCHI Marguerite, Vaulx 74150 Rumilly : « J'ai gagné un lot. Je suis avec intérêt tout ce qui se passe pour tous en général, mais particulièrement au sein du groupe d'Ulm ».

J'ai l'espoir que nous aurons bientôt le plaisir de nous revoir et j'aimerais avoir des nouvelles de notre ami DUEZ et de son épouse. Je pense faire un « saut »

dans leur maison au courant de l'été pour leur dire bonjour. Amitiés à tous ».

Une carte de notre ami **René LABORIE VINCENNEL** en tournée à Villigen vient de nous parvenir avec ces mots : « Grosses bises sur l'œil à tous. Amicalement ».

Une autre de notre sympathique porte-drapeau **DARCHIS** nous parvient de Grèce. Notre ami termine en écrivant : « La table est bonne, l'ensemble est satisfaisant ».

M. et P. EVRARD, en voyage P.G. organisé par notre ami **DUCLoux** nous adressent une carte d'Italie, et nous envoient une amicale pensée de Rome.

Toujours plus loin, une carte de **Puerta del Sol**, en Playa la Condesa, nous parvient avec ces mots : « Bon souvenir du Mexique. Voyage agréable. Pays magnifique. Groupe de 13 et très bonne entente. Cordialement à tous, **Roger VIDAL**, Graulhet ».

Merci à tous, et encore une fois : bonnes vacances.

Nous venons de recevoir la lettre ci-dessous émanant de l'Association des Comédiens Combattants :

« Monsieur le Directeur,

« En tant qu'ancien prisonnier (Stalag V B), mais aussi en tant que Président de l'A.C.C., je me permets de vous demander de nous rendre le service d'annoncer notre nouvelle adresse :

81, rue de Rome, 75017 Paris
Tél. : 42 93 11 70

car il se peut qu'elle intéresse quelques-uns de vos membres.

L'Association des Comédiens Combattants a pour but de maintenir le souvenir de tous les combattants du spectacle, de veiller sur les lieux des témoignages. Il y a une plaque à la Comédie Française, à l'Opéra et à l'Odéon qui sont fleuries régulièrement, mais cette association a aussi pour but d'être un lien d'entraide morale et matérielle pour ceux qui traversent des moments difficiles et qui appartiennent à la grande famille du spectacle.

Je vous en remercie à l'avance, et vous prie de croire, Monsieur le Directeur, à l'expression de mes sentiments les meilleurs. »

Signé : **André CHANU**.

Un nom qui nous dit quelque chose...

De Mme **BLOT**, Mas Gibol, Allégré, 30500 Saint-Ambrois, deux charmantes lettres : la première du 19 décembre 1985 et le chèque qui l'accompagnait — Merci beaucoup pour votre générosité et nos excuses si un numéro précédent du journal n'en a pas fait état ; la seconde, du 12 juin 1986, pour nous annoncer le mariage le 28 du même mois de son fils **Dominique BLOT** avec **Brigitte BROUZET**. Nos félicitations et nos meilleurs vœux aux époux.

L'ami **Jules FRANC**, toulousain pour encore un peu de temps, renouvelle « ses amitiés à tous les copains de la rue de Londres ».

La famille **DERISOU** **Félix** et **RIGOT** remercient, depuis la Haute-Savoie tous ceux qui leur « ont si gentiment envoyé une pensée de leur voyage en Allemagne. Bonnes amitiés ».

Des cartes postales... de tous lieux et de toutes les couleurs, de :

LAVIER Roger,
VAUGIEN Charles,
CUISINIER Fernand... et deux Béarnais illisibles.

Excuses. Merci.
SAUVAGE Marie-Thérèse,
PONSONNAILLE Jules,
GROS Eric,
GEHIN et Mme (Menton),
GALTIER Nicole,
VERBA Robert.

Cotisations reçues de :
BESANCON Fernand,
MAQUIN Marcel,
GRONDIN Alphonse,
HOULBERT Maurice,
DASSONVILLE Guy.

Suite page 6.

Courrier (suite)

SIMONIN Georges. Décédé depuis. Nos condoléances à la famille.

LAUDETTE Jean-Marie.

Nous remercions vivement ces camarades, nous comprenons fort bien leurs excuses quelles qu'elles soient. Merci aussi pour leur générosité.

Merci à Mme **LUCAS**, de Limendous 64420 Soumoulou, pour son don à la Caisse de l'Amicale.

Merci aussi à :

Mme **DUPRE Christiane**, 42, rue Demersay, 45270 Bellegarde, qui nous reste fidèle depuis la disparition de son époux, décédé à 54 ans, il y a 20 ans.

Chère amie, c'est avec le plus grand plaisir que nous acceptons votre offre de documents concernant Sandbostel où votre mari a été prisonnier pendant 5 longues années. Encore une fois nous vous faisons part de notre émotion devant tant de constance et de gentillesse.

ISTA Armand, 4, rue Mandeville, 4000 Liège (Belgique).

Abbé CHAMBRILLON Pierre, 5, Bd du 14 Juillet, 10000 Troyes.

LASSERRE du ROZEL, 29115 Guivinec.

MAS Hubert, 81, Av. de Perpignan, 11130 Sigean.

BARREAU, 12, rue Beufferie, 72200 La Flèche.

MASSON Fernand, rue du 8 Mai 1945, Saint-Michel 37130 Langeais.

Abbé PORCHERET Henri, Aumônier Hôpital 44270 Machecoul.

DURAND Pierre, 328, rue Fabvier, 54700 Pont-à-Mousson.

MERIC JOLAND, 4, rue de Strasbourg, 11000 Carcassonne.

Des nouvelles de nos amis **BRANDT**. Des nouvelles qui ne sont guère brillantes, tous les deux étant gravement touchés par la maladie. Abandonnant leur domicile parisien, ils se sont réfugiés chez leur fille où ils se sentent davantage pris en charge. Dans une longue lettre adressée à notre rédacteur en chef, Charles **BRANDT**, que beaucoup d'entre vous connaissent, fait preuve de beaucoup de courage et de lucidité et se rappelle à votre bon souvenir à tous.

Notre ami du Canada, **Marcel BERNARD**, écrit de Vancouver : « 1^{er} juillet. - Bien chers amis. De l'Expo 86 je vous envoie mes bons souvenirs et amitiés sincères. Je suis bien occupé avec l'Expo et ses visiteurs. Peut-être un P.G. passera à Vancouver — il sera le bienvenu. Je pense bien à vous. Peut-être à l'Assemblée en 87 ? Quelle date ? Des bises du Pacifique de Simone et moi pour tous ».

Merci à vous deux. Des rives de la Seine et du beau pays de France nous vous disons toute notre affection. L'Assemblée 87 ? En mars sûrement. Le Lien vous le dira dès que possible. Vous voir alors nous réjouirait tous.

Merci à notre ami **Georges VANDOORNE**, 23, rue A. Briand, 59240 Dunkerque (Rosendaël) pour notre Caisse de Secours. Nous lui souhaitons une très bonne santé.

CARNET NOIR

De notre ami Roger Lavier, communication de l'avis de décès de Jean **HANTZ** survenu le 18 juin 1986, à l'âge de 70 ans, à Bar Le Duc.

Le Bureau de l'Amicale présente ses condoléances les plus sincères à Mme Jean **HANTZ** et à toute la famille de notre camarade, ancien combattant et ancien P.G.

LASSIDOUET Louis, 14, Cours de la République, 33470 Gujan-Mestras, nous fait part du décès de son épouse, survenu le 18 juin 1986. Toutes nos condoléances à notre camarade en cette douloureuse circonstance.

LEFEBVRE Maurice, 59, Place du Gl de Gaulle, 76480 Duclau, nous fait part du décès de notre camarade de captivité Jean **DEMEILLERS**, de Rouen. Il a assisté à ses obsèques en compagnie d'un autre ancien du V.B, Etienne Audenet. A Mme **DEMEILLERS**, qui nous avait elle-même annoncé la nouvelle par téléphone, nous présentons nos condoléances attristées et sincères.

Mme **LEPOIVRE**, 17, Allée Lemerrier, 14100 Lisieux, nous fait part du décès de son mari, notre camarade Marcel, survenu le 8 juin dans sa 85^e année. Nous partageons sa peine très sincèrement.

Mme **FROMENTIN**, Valliquerville 76190 Yvetot, nous annonce également le décès, le 7 juin 1986, de son

mari, notre ami Julien, du kommando de Munchenreute. Toutes nos condoléances, chère Madame. Très sincèrement avec vous.

BONNEHOMME Louis, de Colombey les deux Eglises, « Un très bon camarade P.G. », nous dit notre ami Charles **BRANDT**, qui nous apprend ce décès vieux de plusieurs mois. Nos sincères condoléances à la famille **BONNEHOMME**.

CHAMPAGNE LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P. G. V B)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix

Une bien triste lettre de la famille Marie-Louise **MOUET**, **VOLLAND**, **EYZIM**, **PINET**, 38780 Pont-Lévêque, nous apprend le décès de son époux, père et grand-père de nombreux enfants et petits-enfants, suite à une grave maladie qui a duré six mois. Elle écrit :

« J'ai été incapable de vous prévenir plus tôt n'ayant pas le courage. Le Lien qu'il aimait tant continue à nous parvenir. Nous vous en remercions de tout cœur, mes enfants et moi. Dire que nous avions fêté nos 40 ans de mariage il y a tout juste un an ! »

Nous partageons votre peine chère Marie-Louise, ainsi que celle de vos enfants et petits-enfants. Si nous en jugeons par la photo que vous avez jointe à votre lettre, photo sur laquelle sont réunis tous les vôtres, nous constatons que vous formez une grande famille unie et qu'entre vous existe un amour qui vous sert à tous de réconfort dans ce tragique moment.

Tous les amis de l'Amicale vous adressent leurs condoléances et souhaitent que vous surmontiez cette triste épreuve avec courage. Comme vous nous l'écrivez vous-même, vous n'êtes malheureusement pas les seuls à devoir la surmonter. Notre liste s'allonge de plus en plus et... notre tour viendra quand notre destinée le décidera.

Notre ami **GODIN Jean**, rue des Martyrs, Les Maronniers 53200 Château-Gontier, a la douleur de nous faire part du décès de son épouse Geneviève, survenu le 4 mars 1986.

Nous prenons part à son chagrin et lui adressons toutes nos condoléances attristées et le remercions doublement pour sa contribution à notre C.S.

C'est seulement aujourd'hui que nous sommes avisés du décès, survenu en décembre 1984, de notre ami **REVIL Germain**, 80, Bd Barbès, 75018 Paris. Que son épouse et sa famille trouvent ici l'expression de nos plus vives condoléances.

Notre ami **MARSCHALL Robert**, 7, rue de la Briqueterie, 27950 Saint-Marcel, est décédé le 10 juin 1986 en son domicile. « Mon désir ô Père, c'est que là où je suis, ceux que tu m'as donnés soient aussi avec moi ». « Aimez-vous comme je vous aime ». Cet écrit accompagnait le faire-part.

Nos condoléances les plus attristées à son épouse Geneviève et à toute sa famille.

LETTRE D'AOUT

« ...Je reçois lettres et cartes postales de tous les azimuts et, hélas, je ne puis répondre à toutes. Je ne pars pas en vacances, je suis cloué à la maison, je ne peux donc pas faire parvenir à mes gentils correspondants des vues de stations balnéaires, de mer ou de montagne. J'ai bien, à portée d'arbalète, la station thermale d'Enghien-Bains (!), mais la Sécu, fidèle à ses principes d'économie, ne veut pas me payer les frais de séjour et de déplacement sous prétexte que l'établissement en question est à 500 mètres de mon domicile !... »

Devant une telle situation, Le Lien se fait un plaisir de servir de canal à notre ami **PERRON** pour un remerciement général à ses correspondants de l'été. Bonne continuation, cher Henri, et vœux de complet rétablissement à Mme **PERRON**.

T.

CORRESPONDANCE

De Mme Paul **RICHARD** :

« J'ai bien reçu votre appel de cotisation du 3 juin mais pas celle de décembre. Mon cher époux étant décédé le 29 octobre 1985, j'aurais comme les années précédentes fait votre chèque. Le voici donc, joint à ce petit mot.

Comme vous le savez sans doute, mon mari était l'auteur du livre « Le temps des amertumes », Heuberg Compagnie disciplinaire. Il m'en reste une cinquantaine d'exemplaires, les vendre me soulagerait bien. Pouvez-vous faire paraître dans votre journal du mois d'août ou septembre un petit article en citant le livre, que je pourrais expédier au prix de 48,00 F, frais de port compris.

Je m'excuse de vous demander cela, mais la retraite d'une veuve n'est pas très élevée. Avec mes remerciements. »

Signé : Mme **RICHARD**.

Le Lien (n° 343 de juin 1979 et 389 de septembre 1983) a longuement parlé du livre de notre camarade Paul Richard, recommandé sa lecture à tous les anciens P.G. et, particulièrement, à ceux du V.B.

Je n'hésite pas à redire aujourd'hui ce que j'écrivais dans Le Lien de décembre 1985, p. 4, après le mort de l'auteur : « Trois cents pages comme j'en ai rarement lu, des personnages typés, tels les gardiens « Le Bigleux », « Face de rat », « Le Matraqueur », et des P.G. exemplaires, Dartois, Duroc, et Salmon l'interprète... »

Chers amis du V.B, et tous les autres, répondez à l'appel de Mme Paul **RICHARD**. Vous accomplirez un double devoir de solidarité P.G., à l'égard d'un de vos copains de misère et de sa veuve restée seule et qui se souvient. (Adresse : Malencourt-sur-Seille, 57560 Delme).

A propos de cette correspondance particulière, nous tenons à rappeler que le service du journal est fait **gratuitement** aux veuves de nos camarades décédés, liberté étant laissée à celles qui le peuvent d'apporter leur contribution personnelle au budget de l'Amicale.

De notre ami lorrain Jean **WEBER**, une lettre qui relate la très sympathique réunion tenue à Villiers-sur-Loir le 8 juin dernier, à l'initiative de l'ami **MONTENOT Robert**, en mémoire des soldats tombés lors de la bataille de France ou décédés en captivité :

« ...En cette année de paix... nous avons voulu nous retrouver pour honorer la mémoire de nos camarades tombés sur les différents champs de bataille et notamment en Sarre, en Flandre et à Dunkerque, ceux morts en terre étrangère en captivité (...)

Que notre témoignage apporte la sagesse au monde et lui fasse comprendre la folie inutile de la guerre... » (Extrait du message de notre ami **MONTENOT** que nous félicitons pour cette exemplaire initiative publique, « à laquelle beaucoup de jeunes ont participé », écrit Jean **WEBER**.)

MONTENOT, dont l'activité est multiforme, n'a pas craint par ailleurs de s'adresser personnellement au Ministre chargé des anciens combattants pour protester contre l'état d'abandon du cimetière militaire français de Rome, visité lors du dernier voyage en Italie organisé par **DUCLOUX**.

Nécessaire protestation, merci cher **MONTENOT**. Qui peut préciser à notre camarade de Villiers-sur-Loir si, à Sandbostel, en août 1941, l'homme de confiance du camp aurait pu être un Vosgien du nom de **MOUGEOT**, aspirant au 155^e RAF ? Vous qui étiez là-bas à cette date, essayez de vous souvenir et écrivez à **MONTENOT**, 112, Av. P. et A. Colin, 41100 Villiers-sur-Loir. Il vous remercie d'avance.

Mme **TISSIER Betty**, 9, rue Jaubert, 69560 Saint-Colombe, qui nous envoie sa cotisation retardée — mais nous l'excusons tout à fait — écrit : « ...Je vous rappelle que mon mari est décédé le 24 novembre 1985 après une longue maladie. Je préfère ne plus m'étendre sur les moments douloureux passés à lutter ensemble. Il est dur d'oublier cette souffrance, cela est impossible... Ce que je puis vous dire c'est que mon mari a affronté la maladie et la mort sans jamais se plaindre. Ce fut pour nous qui restons une belle leçon d'amour, de courage, d'abnégation.

Recevez, Monsieur, toute ma sympathie. »

Emouvante lettre que la votre, chère Madame. Nous ne doutons pas, nous, ses camarades connus ou inconnus de captivité, du courage qu'a déployé votre cher mari. L'épreuve du corps et de l'âme, il savait de longue expérience ce qu'elle est. Que sur le tard elle se soit présentée à lui sous une forme plus douloureuse encore, il pouvait lui faire face. Que vous ayez été là pour le soutenir aura fait la différence avec hier. Il vous reste, indestructible malgré la séparation intervenue, le souvenir de l'amour partagé.

Croyez bien, chère Madame, que nous sommes de tout cœur avec vous et toute votre famille.

J. T.

BULLETIN D'ADHÉSION

Je soussigné, déclare vouloir adhérer à l'AMICALE NATIONALE DES ANCIENS PRISONNIERS DE GUERRE DES STALAGS V B - X ABC.

Nom :

Prénoms :

Adresse :

Date de naissance :

Immatriculé au Stalag sous le N°

Kommando

Fait à, le
Signature,

Ecrivez en caractères d'imprimerie et retournez sous enveloppe ce bulletin à l'AMICALE NATIONALE V.B.-X.A, B, C, 46, rue de Londres, 75008 Paris. N'oubliez pas de nous adresser le montant de votre adhésion, dont le minimum est fixé à 50 F par mandat ou versement à notre Compte Chèque Postal : Paris 4841-48 D.

SOLUTION DES MOTS CROISES N° 422

HORIZONTALEMENT :

I. - Opération. — II. - Rutilante. — III. - Nicotine. — IV. - Es. - Molène. — V. - Mère. - Lits. — VI. - Er. - Thés. — VII. - Navrantes. — VIII. - Tirettes. — IX. - Stase. - Ste.

VERTICALEMENT :

1. - Ornaments. — 2. - Puiserait. — 3. - Etc. - Vra. — 4. - Riomètres. — 5. - Alto. - Hâte. — 6. - Taillent. — 7. - Innéistes. — 8. - Otent. - Est. — 9. - Ne. - Esus.

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal 3^e trimestre 1986

Cotisation annuelle : 50 F donnant droit à l'abonnement annuel du journal

Le Gérant : **ROCHEREAU**.

IMPRIMERIE J. ROMAIN - 79110 CHEF-BOUTONNE

TROUVAILLE

« L'Obs, n° 1135 »

« ...les poulets jaunes au cou nu couvés amoureusement par leurs 600 éleveurs n'admettent pas le plus petit millimètre de grillage. Le poulet landais a donc goût et tendresse, comme la liberté. A la différence des autres poulets élevés dans des stalags... »

Dieu! Je soupçonne quelque ancien P.G. gascon, ou sa descendance, d'être à l'origine d'une pub si bien imagée! La gastronomie rejoignant ainsi l'histoire, il y aura des zéros pointés autour de la table familiale lorsque la maîtresse de maison, pour bien définir la qualité de son rôti, dira qu'il ne provient pas d'un « stalag ». Un stalag, qu'ès aco, Madame ?

Le rendez-vous à « l'OPERA-PROVENCE »

le dimanche 19 OCTOBRE 1986,

c'est bien sûr à 12 heures !